AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Rivière Niro-tunar-luk (embranchement de la rivière Peel), 24 juin 1868.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

En commençant cette lettre, écrite dans mon canot d'écorce de bouleau et sur le coffret qui me sert de pupitre, je vous prie de me donner votre paternelle bénédiction et de vouloir bien excuser le décousu de ces lignes qui ne pourront être continuées que par lambeaux, et écrites sans style ni ordre quelconque. Comme le nom du lieu où je me trouve vous l'indique, je suis en pays esquimau et parmi des Esquimaux. C'est le récit de mon voyage que je vais avoir l'honneur de mettre aux pieds de Votre Paternité; puissé-je.y joindre celui de quelques conversions! Mais, d'après ce que je vois et ce que j'entends chaque jour, depuis une quinzaine que je suis avec les Esquimaux, c'est-à-dire depuis mon arrivée au fort Peel, je doute que les pauvres *Innoït* veuillent recevoir, du moins pour le moment, la lumière que nous leur apportons de si loin.

Par ma lettre du 6 courant, datée de la Télin-dié, décharge du grand lac d'Ours, j'instruisais le cher et aimable P. A. REY des résultats de ma quatrième mission aux Peaux-de-lièvre, Esclaves et Flancs-de-chien réunis du fort Norman. Je ne me doutais pas, quoique je le désirasse de tout mon cœur, que trois jours après j'allais être de nouveau en route, mais cette fois pour l'océan Glacial. Une lettre de Mgr FARAUD, que l'on me remit au confluent de la Télin-dié, m'annonça qu'il sanctionnait et autorisait mon voyage chez les Esquimaux ; un canot était prêt, je m'y embarquai, arrivai à Good Hope

le 8 et en repartis le lendemain pour le fort Peel en compagnie du R. P. Séguin, qui allait évangéliser les Loucheux du même poste, réunis à l'embouchure de la Tsikka-tchig, un des confluents les plus septentrionaux du Mackenzie ou Nakotsian-Kotcho, que les Loucheux nomment *Nako-tcho-Ontchig*. Comme je devais laisser là ce cher Père pour continuer ma route chez les Esquimaux, nous avions chacun notre canot et nos pagayeurs peaux-de-lièvre. J'avais dû n'emporter qu'un bagage très-mince, afin d'offrir le moins d'appât possible aux désirs peu honnêtes des Esquimaux : une petite cassette d'un pied et demi de long, contenant tout mon avoir, consistant en filets de pêche, livres de prières et de quoi payer ma nourriture, c'est-à-dire du tabac, seule monnaie reconnue par ces peuples si étrangers à la civilisation. J'étais assez bien muni en provisions de bouche, parce que je devais en mettre une partie *en cache*, afin de m'assurer des vivres pour le retour.

Le soir même de notre départ, grâce à un vent favorable et à la rapidité du courant, nous allâmes prendre notre repas à 7 ou 8 lieues de Good-Hope, sur un emplacement tristement célèbre par une hideuse scène de meurtre et d'anthropophagie. En 1842, une horrible famine ayant éclaté au fort Good-Hope par la faute du commis de ce poste, les infortunés Peaux-de-lièvre, à qui la tête tourne si aisément, réduits à la dernière extrémité et ne recevant aucun secours du fort, se ruèrent sur leurs propres parents et les égorgèrent pour assouvir leur faim ; les enfants dévorèrent les membres de leur père, les parents se rassasièrent du fruit de leurs entrailles. J'ai baptisé moi-même plusieurs de ces misérables. Dans cette terrible occurrence, deux femmes s'étaient sauvées du fort Good-Hope, autant pour échapper à la dent de leurs proches qu'afin de soutenir leur vie par le moyen de la chasse

aux lièvres. Elles étaient campées au lieu où nous nous trouvions alors, c'est-à-dire à l'embouchure de la Djenta-Kotitrué Niljné. Sur ces entrefaites, l'exprès d'hiver arriva porté par un Orcadien et un Écossais, qui eurent l'imprudence de s'arrêter au camp de ces deux femmes pour y passer la nuit. Peut-être étaient-ils conduits par un sentiment généreux. Quoi qu'il en soit, les infortunés s'endormirent pour ne plus s'éveiller. Ils furent assommés durant leur sommeil, charcutés comme de vils animaux, et fournirent pendant plusieurs jours un aliment à ces misérables femmes. Jusqu'au jour où j'ai visité ce lieu néfaste, les ossements des deux Écossais jonchaient le gazon ; durant l'hiver leur seul linceul était la neige sous les grands sapins. Je me suis rendu sur le théâtre du massacre, situé à deux pas de notre feu ; là j'ai pu voir encore, à trente ans d'intervalle, les débris de ce campement où les coups de hache retentirent sur ces têtes d'hommes, les derniers tisons qui ont torréfié leur chair ; je me suis courbé vers le sol, j'ai cherché les ossements de ces infortunées créatures afin de les rendre à la terre. Je n'ai pu trouver que quelques restes misérables que j'ai enfouis sous la mousse ; le reste a disparu, emporté par les vagues ou par les bêtes fauves.

Mais je me suis arrêté bien longtemps sur ce coin de terre ; je poursuis ma route. Nous venons de parcourir la Grande-Vue, expansion du Mackenzie semblable à un lac et bordé de deux basses montagnes, la *montagne aux Truites* et la *chaussée des Castors* ; l'œil s'y étend à près de 12 lieues en ligne droite, et l'épaisse colonne de brouillard qui y ondule lui donne l'aspect des mers arctiques.

Le 11 juin, quelques feuilles se montrent aux arbres, les glaçons que charriait encore le fleuve lors de notre départ ont disparu ; nous doublons la pointe où s'élevait jadis le fort Good-Hope. Il fut détruit par une inondation

en 1836, et transporté au lieu qu'il occupe présentement. Deux jours après nous arrivions à la rivière Tsi-Kkatchig ou rivière au Vermillon, connue des Canadiens sous le nom de *rivière Rouge*[1].

Ce cours d'eau se jette dans le Mackenzie sous le 67°27' latitude N. et le 133°31' longitude O. de Greenwich, et à l'extrémité nord de ce rétrécissement du fleuve qui a reçu de l'infortuné capitaine Franklin le nom de *Narrow*, ou détroit. Resserré entre des falaises à pic de 50 à 150 pieds de haut, le fleuve Mackenzie y a 8 brasses de profondeur et son courant n'est pas moindre de 13 milles à l'heure. Ce lieu sert de limite entre les nations des Dindjié ou Loucheux et des Innoït ou Esquimaux. Ceux-ci ne l'ont franchi qu'une fois et ç'a été pour massacrer un parti de quarante Loucheux campés au confluent de la Schital-Kraingœ. C'est dans les rochers remparts du Narrow et non dans les remparts de Good-Hope, comme l'avance le docteur Richardson dans son *Arctic Searching Expedition*, que les Esquimaux se pourvoyaient autrefois des pierres plates dont ils fabriquaient des couteaux et des dards de harpons. J'ai trouvé beaucoup d'inexactitudes de ce genre dans les livres des voyageurs et des marins, d'ailleurs célèbres et respectables, qui ont écrit sur ces contrées. Les Innoït nomment la rivière Rouge *Kradziark*.

Après avoir passé seulement une nuit à Tsi-kka-tchig en la compagnie de nos bons Dindjié catholiques, j'embrassai le cher P. Seguin et m'embarquai pour le fort Peel-river. Les Loucheux s'opposèrent à mon départ de toutes leurs forces, ils voulaient que je les attendisse afin que je pusse cheminer sous bonne garde, de crainte des Esquimaux ; mais je ne prêtai pas l'oreille à leurs rai-

[1] Il ne faut pas confondre ce cours d'eau avec la rivière Rouge dont Mgr Taché est l'Evêque; celle-ci est à plus de 1000 lieues dans le Sud. Nous avons trois ou quatre rivières qui portent ce nom

sons et gagnai le large. A la Pointe-Séparation, désormais célèbre par les voyages des Franklin, des Richardson, des Backs et des Kendall, je fis une *cache* de provisions et d'objets de première nécessité, tels que souliers, allumettes, amadou, filets de pêche, etc., que je renfermai dans un sac imperméable qui fut suspendu dans le plus grand sapin que nous pûmes trouver. C'est de la conservation de ces provisions que dépendait la sécurité de mon retour.

Quelques heures après, nous nous trouvions dans les deltas du fleuve (kutéro-aluıt), formés par quatre branches principales qui se divisent en une multitude de canaux. Entrés dans le chenal occidental, nous le trouvâmes obstrué de banquises, qui se mirent en marche vers minuit et nous cernèrent complétement. Ce ne fut ni sans peine ni sans danger que nous pûmes diriger notre fragile pirogue d'écorce au milieu de ces masses mouvantes et mugissantes, à la force desquelles s'ajoutait encore celle d'un courant rapide. Nous fûmes contraints d'aborder à un rivage inondé, détrempé par la crue des eaux et jonché de glaçons qui en avaient littéralement haché les petits saules, seuls végétaux qu'on trouve sur quelques-uns de ces deltas. Nous dûmes donc prendre notre repos sur une boue mouvante et glacée, recouverte seulement de quelques branches de saule. J'ai prononcé tout à l'heure le mot *minuit*. Quoique ce ne soit pas une chose nouvelle pour moi de voir le soleil sur l'horizon à pareille heure, jamais pourtant ce phénomène ne m'avait autant impressionné. L'astre n'a point pris, comme à Good-Hope, une teinte rouge ou violacée, il ne s'est point assombri, et cependant la couleur qu'il projetait sur les montagnes Rocheuses, dites ici *chaînes Richardson*, était celle du soir à peu près. Comme par un secret enchantement, cette couleur sanguinolente est devenue dorée, l'air a fraîchi,

les montagnes voilées et bleuâtres se sont épanouies, cette vapeur du soir qui les emprisonnait s'est déchirée comme un voile et a laissé apercevoir leurs crêtes éclatantes de neige et leurs linéaments osseux. Ce n'était plus le soir, c'était le matin. Un instant avait opéré cette merveilleuse transformation, et cet instant avait échappé à mon observation comme le *quod quid est* de tout fait scientifique.

Ces lieux si reculés, si déserts, si inhospitaliers ne sont pas pour vous une terre inconnue, les voyages de découverte des navigateurs déjà cités les ont illustrés à jamais : le 3 juillet 1826, l'infortuné Franklin se dirigeait par cette même branche occidentale vers l'Océan, où l'avait précédé Alexandre Mackenzie, qui le 10 juillet 1789 trouva la branche du milieu couverte de banquises, comme elle l'était lors de mon passage.

Après avoir dormi quelques heures, je trouvai que le fleuve charriait moins, sans doute à cause de la grande chaleur qu'il faisait : par la moiteur qu'elle donne à la glace, elle la fait, je pense, adhérer soit à la terre, soit aux glaçons environnants, tandis que la fraîcheur de la nuit fait évaporer cette humidité et provoque la chute des glaçons suspendus, en en faisant cesser l'adhérence à ceux qui les supportent. Vers midi nous entrâmes dans la rivière Arvéron, la *Tréthétnillén* des Loucheux, que Franklin appela du nom de sir Robert Peel en 1826. Eu égard à la multiplicité de ses bouches, qui forment quantité de deltas au milieu des deltas du Mackenzie, ce n'est d'abord qu'un cours d'eau très-minime; mais dès que l'on parvient, en remontant le courant, dans la rivière mère, la Peel s'offre comme une noble et majestueuse rivière de près d'un mille de largeur en quelques endroits. Les terres sédimenteuses au milieu desquelles elle roule ses eaux fougueuses sont cause que

son lit s'agrandit d'année en année, et même de jour en jour, par les éboulements continuels qui s'y forment. Celle de ses embouchures que je remontai, où les Esquimaux ont massacré un parti de Loucheux, il y a une vingtaine d'années, est indiquée par trois *maïs* ou sapins dépouillés d'une partie de leurs branches. Toutes les îles ou deltas du fleuve où il y a du bois ont à chacune de leurs extrémités de ces *maïs* faits par les Esquimaux, pour leur servir de points de repère C'est là leur secret, ils sont maîtres et rois au milieu de ce labyrinthe d'îles et de chenaux où jamais Loucheux ne s'aventure. Mais les blancs ont éventé ce secret : tout chenal où se montre un seul *maï* est une impasse ; la présence de plusieurs *maïs* indique que le chenal offre une route sûre et un débouché dans une des quatre branches du fleuve.

Je ne sais pourquoi les Canadiens ont nommé la rivière Arvéron *rivière Plumée*. Est-ce une traduction libre du mot *peel*, qui signifie *poil*, ou bien par ce mot ont-ils voulu dépeindre l'aspect triste, nu et dévasté de ses rives ? En effet, dans le jargon des Canadiens de la campagne, le mot *plumé* signifie aussi bien *pelé*, *dénudé* que *épluché*, *écorché*, *écaillé* et *déplumé*.

Le samedi 13 courant, j'arrivai au fort Peel's-river, nommé aussi *fort Mac-Pherson*, après avoir parcouru par eau 252 milles géographiques depuis Good-Hope, et 552 depuis le grand lac d'Ours. Je n'y trouvai point d'Esquimaux; mais j'y fus reçu avec une sorte d'enthousiasme par les Loucheux protestants du pays, privés de leur ministre, qui, après avoir commis un mauvais coup, était allé cacher sa honte au fort Yukon et jusque dans les possessions américaines. « Ah ! te voilà enfin, me dirent-ils, c'est bien toi qu'on nous avait annoncé pour être le priant qui communique avec les Anglais comme avec les Français. Tu vas prier pour nous assurément, le commis

et *minister* (le ministre protestant) nous l'ont bien dit. » Et quand je leur eus annoncé qu'ils se trompaient, que je ne priais point avec les protestants, quoique je priasse pour eux, et que la preuve en était que je ne venais point pour eux, mais bien pour les Esquimaux, ce fut un dépit général. Ils voulaient à toute force que je les fisse prier comme le ministre. Mais le lendemain je vois arriver mes Loucheux les uns après les autres, leur nez percé encore plus allongé qu'il ne l'est d'ordinaire : « Père, nous désirons de tout cœur prier avec toi, me disent-ils. *Chiet* (M. Flett, le commis) et *minister* nous l'avaient promis, mais voilà que *Chiet* est venu nous dire : « Mes enfants, « ce prêtre est assurément protestant, comme je vous l'ai « dit; toutefois, comme il n'est pas venu pour vous, mais « seulement pour les Esquimaux, vous ferez mieux de ne « pas aller à lui. » Et sur ce, mes pauvres Loucheux qui ont eu assez de simplicité pour ne pas comprendre ce mensonge de Gascon, m'ont tiré leur révérence. Pauvres gens ! Je vous ai déjà dit, mon très-révérend Père, à quelle sorte de persécution ils sont en butte, la persécution non sanglante, comme celle qui a lieu en Irlande et dans les Indes, mais que la nature lâche, indolente de nos Indiens ne peut endurer. Toutefois ils sont loin d'être protestants, leur démarche en fait foi, et toute leur conduite à mon égard me l'a témoigné : ils n'ont cessé de se rendre dans ma tente et de me demander de prier pour eux; ils m'y ont même contraint en quelque sorte, et comme j'affectais de ne leur point parler afin qu'ils ne pussent dire que je les avais contraints, ils m'ont dit que la tête leur tournait et qu'ils ne savaient de quel côté est le bon chemin. « Votre démarche me prouve que vous le savez, leur ai-je répondu; pourquoi venez-vous me trouver, moi qui non-seulement ne viens pas pour vous, mais qui ne fais pas seulement attention à vous ? » Je

leur ai alors conseillé, pour calmer leur conscience, de rechercher la vérité de bonne foi, de bien vivre et de demander sans cesse à Dieu d'éclairer leurs voies. Mais à vrai dire, ils savent bien où est la bonne religion, et les mensonges de l'erreur ne les illusionnent qu'à demi. Je me hâte de vous dire, mon bien-aimé Père, que la bonne moitié des Loucheux n'ont pas donné dans les panneaux du ministre; c'est pour cette phalange que le R. P. SÉGUIN doit bâtir durant cet été une maison de prières à Tsi-kkatchig.

Je serais peut-être taxé de fanatisme et d'intolérance, si je rapportais ici toutes les menées dont les Loucheux de Peel's-river sont les victimes. L'épidémie qui l'automne dernier a fait trente-huit victimes à Good-Hope, sur une population de moins de 400 âmes, a, en continuant sa marche, moissonné un bon nombre d'Indiens et d'Esquimaux à Peel's-river, et littéralement décimé ceux de la Pierre's-house et de Youkon, où le ministre circule s'il ne règne pas; eh bien, le commis du fort me soutenait le contraire, niant qu'il y eût eu plus de cinq ou six victimes. Au moment où j'écris ceci, je tiens en main un journal de la colonie de la Rivière-Rouge où le R. MacDonald, le ministre de Peel's-river, est dit avoir baptisé cent Esquimaux cet hiver; or je sais pertinemment que non-seulement il n'en a pas baptisé un seul, mais même que tous les Esquimaux l'ont relancé en se moquant. Finalement, pour empêcher les Loucheux du Mackenzie de se bâtir une chapelle, le commis du fort leur assurait qu'il n'y avait plus de prêtres dans la contrée, que toutes nos missions ayant brûlé, nous avions tous gagné les bois pour de là quitter le pays, etc., etc. Mais j'en demeure là, car si un catholique et surtout si un prêtre reprend un de nos frères égarés, on crie à l'inquisition et à l'intolérance. Eh! grand Dieu! dire qu'il faut que la pauvre vé-

rité rentre confuse dans son puits en face du mensonge, qui, donnant la main au vice cynique, se promène en plein soleil ; c'est une rude pénitence qui m'est imposée ; néanmoins je me tairai, ne serait-ce que par amour pour la charité.

Les Esquimaux arrivèrent au fort quelques jours après moi pour la traite de leurs fourrures ; le vieillard chez qui le R. P. Séguin avait demeuré l'été dernier avait envoyé son beau-fils pour m'emmener vers lui, mais le commis du fort ayant mis ce jeune homme en réquisition pour descendre au fort Simpson, je me suis vu contraint de choisir un autre protecteur pendant le séjour que je me propose de faire chez ce peuple farouche et soupçonneux. J'ai fait choix de deux petits chefs nommés l'un Inonlakrark et l'autre Anutchinak, braves gens, en tant qu'un Esquimau peut mériter cette épithète, l'honnêteté consistant chez eux uniquement dans la faculté de pouvoir s'abstenir du mal ; mes deux protecteurs sont donc bons, non parce qu'ils n'ont jamais tué ni volé, mais parce qu'ils sont capables de s'abstenir de l'un et de l'autre, ce qui est déjà beaucoup. A vrai dire, ces pauvres gens ne savent pas ce que je viens faire parmi eux, il n'y a pas assez longtemps qu'ils nous voient, et ils ont dans les protestants un trop mauvais voisinage pour avoir une juste idée de ce que nous sommes et de ce que nous prétendons. Mon voyage n'a pour eux d'autre but que celui de manger de la baleine ou du marsouin ; d'autres pensent que je me rends chez eux pour chasser le phoque ; les mieux intentionnés croient tout bonnement que j'y vais pour leur donner du tabac. C'est exactement ce que les Innoït de toutes les longitudes ont pensé des navigateurs arctiques ; quand ils les voyaient observer les astres pour s'assurer de la latitude, ils s'imaginaient qu'on y lisait les meilleurs gîtes de phoques. Manger, chasser pour

manger, dormir pour mieux digérer, puis manger encore, c'est là toute leur vie. Indépendamment de cet appétit hyperboréen qu'ils me prêtent, ils croient encore que je suis un *an-rékok* ou sorcier. Je ne m'en étonne guère, puisque j'ai vu la même croyance chez les Flancs-de-chien, infiniment plus civilisés que les Esquimaux, et que même la généralité de nos chrétiens n'est pas entièrement dépouillée de ce préjugé, que nous possédons un pouvoir occulte, qui ne s'étend pas moins qu'à la puissance de causer la mort à distance et par quelques paroles mystérieuses. Seulement, chez les Innoït, cette réputation si mal fondée a cet inconvénient, qu'elle m'expose au redoutable *tsavi-ratsiark*, qu'une main esquimaude manie si dextrement.

En faisant leur dénombrement, j'ai remarqué chez eux cette singulière habitude, qui est propre également à nos Dénés, de ne point décliner leurs noms en présence d'un tiers. Regardent-ils comme inconvenant de se nommer soi-même? Je ne le pense pas, ils ont trop d'orgueil pour cela; mais il y a là-dessous quelque superstition secrète que je n'ai pu découvrir. Il est toutefois singulier de voir un Esquimau, interpellé sur son nom, se tourner vers un de ses compatriotes et lui dire : « Comment est-ce que je m'appelle? » et celui-ci de répondre pour son camarade, qui lui rendra ensuite le même service.

Vous savez, mon très-révérend Père, que les Esquimaux qui avoisinent le Mackenzie sont dans la coutume de se percer les joues pour y introduire des osselets garnis de rassades bleues (*tutark*) ou de boutons de pierre blanche (*tchimmik*). C'est à l'âge de puberté que les enfants mâles subissent cette opération, qu'ils disent moins douloureuse que celle du percement du septum du nez et du cartilage des oreilles. Je ne puis m'empêcher de trouver une certaine similitude entre cet usage et celui

auquel sont soumis les enfants à la Nouvelle-Hollande, à qui on fait l'amputation de deux dents dès qu'ils atteignent l'âge de puberté. Un autre usage des Esquimaux consiste à porter une large tonsure, en toutes saisons, mais ceci leur est commun avec les Dénés; leur ayant demandé dans quel but ils se rasent ainsi l'occiput, ils m'ont répondu que c'est afin que le soleil échauffe leur cerveau pour transmettre ensuite sa bienfaisante chaleur au cœur.

Quoiqu'il me soit encore impossible de savoir si les Innoït professent une religion quelconque, à part le samanéisme ou conjuration, je crois pourtant qu'ils adorent le soleil, à l'instar de certains peuples de l'Asie et des nations éteintes du Pérou et de la Louisiane. Voici ce qui me porte à le croire : je vous ai déjà dit que nos Esquimaux avalent la fumée du tabac, mais ils lancent la première bouffée vers l'astre du jour, coutume qui était aussi en vigueur chez les Natchez; et cependant on ne peut dire qu'elle soit antique chez mes *Innoït*, puisqu'il n'y a pas plus de dix à douze ans qu'ils connaissent le tabac et qu'ils fument. On a remarqué également que leurs morts ont tous la tête tournée vers l'ouest, envisageant ainsi le soleil levant; enfin un vieux chef m'a dit ces jours derniers en me montrant cet astre dans toute sa splendeur : « Il est bon celui-là, c'est notre père à tous, n'est-ce pas? il nous réchauffe et nous fait le cœur fort. » — Pauvres gens, ils paraissent voir des génies malfaisants à chaque pas; vous leur entendez jeter des cris perçants lorsqu'une mouche à viande ou une libellule effleure leur visage; ils tirent leur chemise et poursuivent le pauvre insecte à outrance jusqu'à ce qu'ils l'aient détruit. A la frayeur qui se peint alors sur leur visage, on peut juger qu'ils attribuent à ces petits êtres ailés une immense malignité. Le culte des fétiches est poussé chez eux à un

haut degré, chacun d'eux a sa médecine à laquelle il attribue un pouvoir ridicule. Mais c'est *torn-rark* (le diable) qui a toute leur confiance, c'est à lui que s'adressent leurs *an-rékoït* ou conjureurs dans leurs scènes de jonglerie (*unin-oyuark*) ; et à voir les grimaces qu'ils lui font, la colère et les menaces avec lesquelles ils lui commandent, on peut croire que celui qui gouverne le monde *in virgâ ferreâ* n'est pas toujours débonnaire pour ses malheureuses victimes.

Je l'avoue, mon très-révérend Père, je n'espère pas obtenir d'eux grand'chose, et je crois même que, sans une grâce toute spéciale d'en haut, nous aurons plus de mal parmi les *Innoit* que n'en ont nos Pères de Natal parmi les Cafres. Ces difficultés proviennent : 1° de la grande influence des jongleurs, qui mènent la foule à leur guise. En cas de mort, ce sont eux qui désignent la personne qu'ils soupçonnent de l'avoir causée, et qu'ils livrent à la vengeance des parents du défunt. Ils prétendent avoir le pouvoir de procurer la mort de leurs ennemis à distance, par des maléfices ou *kimnéitoark*. Dans la présente occurrence, les *an-rékoït* sont divisés à mon sujet, et j'ai entendu une grande discussion sur mon compte la veille de mon départ pour l'Océan. Les uns disaient que les prêtres étaient cause des épidémies qui ont moissonné leurs proches, les autres soutenaient le contraire. Un des deux chefs avec qui je me suis embarqué, et dans la loge de qui je demeure, est un de ces derniers ; 2° du peu de confiance qu'ils nous témoignent et de la méfiance, du mépris même qu'ils montrent pour tout ce qui n'est pas de leur race et surtout pour les Peaux-Rouges, qu'ils nomment *iakréléit*, c'est-à-dire *sauvages*, et *kreymirt*, c'est-à-dire *chiens;* or, comme je parle le montagnais et que je me présente chez eux avec deux sauvages de cette nation pour serviteurs, c'est là un très-

mauvais certificat aux yeux de ce peuple soupçonneux, sans cesse en guerre avec les Peaux-Rouges; 3° enfin à cause de l'extrême déportement de leurs mœurs. Il est difficile de rencontrer un peuple plus cynique et plus éhonté. En cela, ils s'éloignent diamétralement de nos Peaux-Rouges, dont les mœurs sont relativement chastes, ou qui du moins savent rougir du mal et recherchent les voiles des ténèbres. Aussi, mon bien-aimé Père, je crois que vous ne recevrez aucune annonce de baptême par cette lettre; d'ailleurs, avant de convertir et de baptiser, il faut instruire, et avant d'instruire il faut pouvoir comprendre et se faire comprendre. Or nous n'avons pas ici d'interprète esquimau comme parmi les tribus dénés, où les métis des diverses provenances sont nos interprètes nés. Il me faut donc tout faire par moi-même, surprendre les arcanes de la langue *innok* et son génie. C'est à cette fin que je me suis embarqué avec eux, au grand péril de ma vie. J'avoue qu'en commençant cette lettre, je ne sais si je pourrai la finir. Mais si le *tsavi* esquimau ne me fait pas quelque boutonnière, j'aurai l'honneur et la douce satisfaction de continuer à vous décrire ce que je verrai et entendrai d'intéressant. A plus tard, s'il plaît à Dieu, les détails édifiants. Pour le moment, il ne faut penser qu'à l'instructif et au curieux. Nous sommes sur un terrain encore nouveau, le plus neuf peut-être qui soit sous le soleil, et que nous avons à explorer. Il faut bien le dire, au grand danger de passer pour présomptueux, Ross, Beechey, Richardson, Slopper et Franklin même, et généralement tous les voyageurs qui ont écrit sur les Esquimaux en général, ne les ont pas fait connaître tels qu'ils sont. Ils sont très-excusables: leur ignorance de la langue, le séjour de peu de durée qu'ils ont fait sur leurs terres et leurs occupations variées, ne leur ont permis de les dépeindre que d'une manière bien superficielle, sans

entrer dans les mœurs intimes ; les forces et l'appareil militaires au milieu desquels ils se présentaient à eux, en commandant le respect et la soumission, les ont trompés sur le véritable caractère de l'Esquimau, qui, au lieu d'être la douceur, est la colère, la duplicité et la vengeance ; enfin la manie de généraliser si ordinaire aux voyageurs, mais surtout aux savants de cabinet, a fait écrire sur cette nation des ineffabilités qu'il faudra bien démentir. Je me hâte de dire que l'Esquimau est loin d'être le *most repulsive of the human species*, et que, quoi qu'en pense notre civilisation, « ce barbare, comme l'a fort bien dit Chateaubriand, a de fort bonnes raisons pour préférer son pays et son état aux nôtres. » Par le fait, si cela n'était pas, ils seraient malheureux, et leur malheur ne manquerait pas d'être attribué à la divine Providence par une classe d'hommes qui se piquent le plus d'être civilisateurs. L'Esquimau est aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre en dehors de la vérité. Il ne lui manque que cette douce lumière pour en faire un peuple aussi et plus fortuné que le peuple le plus policé. Ils seront malheureux lorsqu'une civilisation fausse et incomprise viendra faire briller à leurs yeux des produits qu'ils ne pourront peut-être se procurer et qui les laisseront pleins de désirs non satisfaits, et qu'elle leur aura créé des nécessités auxquelles la Providence a su les soustraire, et dont la multiplication, en faisant l'homme civilisé, le fait aussi malheureux. Comme j'allais quitter le fort Peel's-river avec un parti d'Esquimaux et mes deux protecteurs, il s'éleva tout à coup entre les Loucheux et les Esquimaux une rixe, qui m'obligea de remettre pied à terre ; c'étaient deux femmes qui s'étant prises aux cheveux causaient tout ce tumulte. Leurs maris s'étaient mis de la partie et se mesuraient, l'œil en feu et le couteau dressé. Je m'élançai entre ces deux hommes et fis aussitôt appeler les deux chefs esquimaux

et loucheux, afin d'éclaircir l'affaire et de la terminer à l'amiable. Il s'agissait d'un vol fait par la femme esquimaude au détriment de la Loucheuse ; l'objet dérobé fut rendu, j'arrachai alors aux deux ennemis leurs armes, que je jetai à terre et foulai aux pieds, puis je leur fis se donner la main et déposer leur rancune. Mais il faut plus qu'une poignée de main pour calmer l'ire d'un Esquimau, et les Loucheux devront s'estimer heureux s'il n'y a pas de sang versé cet été.

Je partis dans mon canot d'écorce conduit par mes deux Peaux-de-lièvre et escorté d'Inontakrark et d'Anutchinak nous redescendîmes la rivière Peel jusqu'à sa première bifurcation et prîmes la branche gauche nommée Niro-kilora-luk, qui longe la chaîne des montagnes Richardson, dont le mont Grifford est le point culminant. Un Esquimau me demande alors si je n'étais pas armé : « A quoi bon ? lui répondis-je ! penses-tu que je sois capable de tuer un homme ? — Comment ! tu n'as pas seulement un pitksi-arark (un revolver) ? Oh ! que tu as le cœur bon ! ajouta-t-il. Krayanana ! (grand merci !) » Navikan, un vieux chef, la terreur de ses propres compatriotes, aborde mon canot dans son krayak, avec un sourire de hyène ; il dit à Inontakrark : « Je voudrais bien le voler. » — Le vol n'est point pour eux un crime, c'est une prouesse : leur Code est lacédémonien. — En même temps il fouille dans mon canot en me criant d'une voix impérieuse : « Les chaudrons, les chaudrons, où sont les chaudrons ? » — Mais Inontakrark m'a débarrassé de ce brave homme qui n'en veut qu'aux casseroles, en l'avertissant que je suis sous sa protection et que je lui ai promis une récompense s'il défend ma propriété. — Sur le soir nous campâmes et l'on tendit les filets. Le camp se compose de cinq loges, les embarcations sont au nombre de vingt-trois : huit umiaït ou quinze barques et krayaït

ou canots. Je vous ai déjà parlé du krayak, cette nacelle de peau de marsouin si légère, et que l'Esquimau fait voler sur les eaux avec sa pagaie double. L'umiak est le véhicule du matériel, c'est une patache au gros ventre et aux formes lourdes, bien qu'elle soit aussi en peau. Elle est montée par les femmes et les enfants qui n'ont pas encore tué le kivalok ou ondatra.

Avec ces Esquimaux appartenant à la tribu des Kravane, qui habitent les estuaires du Mackenzie, se trouve un Avane venu des environs de l'île Herschell et un Natervaline venu de plus loin encore dans l'ouest. Ce dernier ressemble à un Russe avec sa longue barbe couleur de carotte et son teint clair. J'ai vu aussi à Peel's-river un Irtsane venu de la baie Franklin, et plusieurs Tchizarène du cap Bathurst avec lesquels j'avais fait connaissance en 1865 au fort Anderson. Avec les Kragmalit des îles de l'est, ce sont là toutes les tribus esquimaudes connues de mes Innoït du Mackenzie.

Je ne voulais pas camper avec les Esquimaux, mais je voulais coucher en canot en laissant dériver ma pirogue au fil de l'eau, lorsque j'entendis les jeunes gens du camp se féliciter de cette détermination, qui, en me soustrayant à la protection d'Inontakrark, me laissait à leur merci. Ils se promettaient bonne aubaine. Je l'avais déjà remarqué, l'hospitalité chez eux donne droit à l'inviolabilité, c'est un véritable tabou qui protége corps et biens. Aussi mes deux hôtes s'opposaient-ils de toutes leurs forces à ce que je partisse ; ils redoutaient, non sans raison, que les jeunes gens ne me jouassent un mauvais tour. Je couchai et mangeai donc avec eux sous leur tente. Dès lors je fis en quelque sorte partie de la communauté : en mangeant à leur plat, je protestais virtuellement que je n'étais animé d'aucun mauvais dessein vis-à-vis d'eux, tel est leur usage, de même qu'en acceptant

ce que je leur présentais, ils me juraient en quelque sorte alliance ; en couchant dans leur loge, tout mon bagage était respecté, on me rapportait même une épingle ; si j'eusse dressé ma tente et déchargé mon canot, tous s'y fussent précipités et m'auraient dilapidé. Que voulez-vous, tel est leur Code, un canot à la côte est une épave ; en cela ils ressemblent à nos bons Bretons d'autrefois qui attiraient les naufragés au rivage pour les dépouiller. Tant que le canot demeure à flot il est respecté, à terre il tombe dans le domaine public, le tabou cessant aussitôt. Aussi les Esquimaux ne déchargent-ils pas leurs umiaït en voyage, le matériel nécessaire pour le repas et le sommeil est seul débarqué, le reste du bagage demeure dans l'umiak, où il est en sécurité.

Je trouvai un air souriant et des manières affables chez tous les gens âgés du camp. Par le fait, il n'y a guère que les femmes et les jeunes gens qui se livrent au vol. On se tromperait si on les jugeait d'après leur air candide et inoffensif. Un vieillard à cheveux blancs avait trois croix pattées, tatouées sur son épaule droite et quatre sur la gauche ; on aurait dit de petits calvaires. C'était un signe commémoratif des baleines qu'il avait tuées. Ainsi ce vieillard, durant quarante ou cinquante ans de sa vie, n'a encore tué que sept baleines franches. Ceci peut donner une idée du petit nombre de ces cétacés qui fréquentent cette partie de l'océan Glacial arctique. Plusieurs jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, de la tribu des Kravane, m'ont avoué n'en avoir jamais vu, pas plus que des morses, quoiqu'ils reçoivent, par la traite, des dents de morse et du lard de baleine des Avane et des Tchizarène.

Comme tous les Indiens que j'ai vus jusqu'à ce jour, ils sont avides de science. La vue de mes cartes géographiques, sur lesquelles je leur ai montré tout leur pays en

détail, les a jetés dans la stupéfaction, et un d'entre eux m'a demandé si avant de les suivre dans leur pays je n'y avais pas fait une visite d'une manière surnaturelle et invisible.

Par suite d'un ouragan épouvantable qui a régné hier soir, des failles considérables de terrain ont submergé et entraîné neuf filets esquimaux, mais ceux de mes hôtes ont été respectés. De plus, le froid est si vif, que depuis notre départ ces pauvres gens n'ont pu prendre de poisson, et que j'ai dû les nourrir de mes provisions ; une sorte de grippe particulière au pays, et qu'on nomme l'*influenza*, s'est emparée d'un grand nombre, et on m'a même dit qu'un petit enfant nouveau-né en était dangereusement malade. Tous ces contre-temps, que le démon suscite sans doute contre les progrès de l'Evangile, excitent des soupçons à mon encontre. Les sourires ont disparu sur plusieurs visages, on chuchote, on me regarde de travers et on épie mes moindres mouvements.

La branche Niro-kilora-luk de la Peel se bifurque encore et nous avons pris celle de droite nommée Niro-tunar-luk, où je suis en ce moment. J'ai trouvé la végétation encore plus en retard qu'au fort Peel : à peine les petits saules commencent-ils à bourgeonner et les feuilles des aunes ne sont pas encore développées. Le rivage est toujours sédimenteux et s'éboule sans cesse.

Aucun des innombrables réseaux formés par les bouches de la Peel n'est marqué sur les cartes de Franklin. La chaîne Richardson s'y trouve accolée à la branche occidentale du Mackenzie et y est dessinée d'une manière très-inexacte, parce que les calculs ont été faits à trop grande distance et sans connaissance des lieux.

Un de mes hôtes que j'ai connu au village de Nullumallok, sur l'Anderson, m'a fait répéter ce que j'avais dit aux Tchizarène sur l'éléphant fossile, le mammouth dont

l'ivoire abonde sur tout le littoral, dans toute l'Amérique russe, sur les côtes de la rivière Kuskokwin et de la baie du Roi-Guillaume chez les Tchukatchis du Pacifique. Après quoi ils ont voulu que je leur traçasse au crayon un spécimen de l'animal, afin de le montrer à leurs compatriotes. Ils ont témoigné tant de satisfaction à apprendre ces détails scientifiques et m'en ont remercié avec une effusion si naïve, qu'elle m'aurait arraché des larmes de pitié si j'eusse osé pleurer. Pauvres gens ! ils me témoignent de la gratitude pour une inutile connaissance que je leur donne par manière de récréation, et ils rient et se moquent lorsque je leur parle du grand Dieu qui a créé toutes ces merveilles qu'ils admirent, et pour lequel j'ai entrepris un si long voyage. Oh ! que le démon est dur et impitoyable pour ceux qu'il tient sous son sceptre ! — Ils m'ont prié tout à coup de faire cesser un ouragan qui règne depuis bientôt huit jours. Je leur ai répondu que Dieu seul est maître et que je n'ai aucun pouvoir sur les éléments. A cette réponse, qui a paru les étonner et qui les a laissés incrédules, un d'eux a répondu en parlant du bon Dieu : « Niligark kuyork » (c'est un mauvais maître).

Si je les ai étonnés et charmés en leur parlant de l'éléphant qui jadis habita ces rivages, à présent déserts et glacés, ils m'ont vivement étonnés à leur tour en me parlant du singe, qu'ils nomment okrayéuktuar (l'homme qui ne parle pas), et qu'ils m'ont dit aussi avoir jadis habité leurs rivages. Evidemment ils font allusion, sans s'en douter, à d'autres rivages que ceux-ci et qui ne peuvent être que ceux de l'océan Indien. Je souhaite que ce petit fait puisse mettre les savants sur la piste de ce peuple. La peinture qu ils m'ont faite de l'okrayéuktuar est exacte : c'est un homme velu et grimaçant qui marche tantôt à quatre pattes et tantôt debout en s'ai-

dant d'un bâton (chimpanzé). En me faisant cette description, ils parlaient avec animation, on aurait dit qu'ils venaient de rencontrer l'animal sur l'heure ; ils s'aidaient du geste et marchaient comme le singe avec une mimique parfaite.

Tous les sauvages sont d'impitoyables railleurs, mais les Esquimaux dépassent tous les autres, parce qu'ils leur sont supérieurs, et partant plus orgueilleux. Ils me comparent à une femme à tout instant et se disent d'un air sardonique : « Donnez-lui une aiguille et il fera une bonne femme. » Il est évident que je joue ici un rôle piteux et que ces sauvages se croient supérieurs à moi. Aux yeux de ce peuple d'excellents forgerons, de navigateurs, de pêcheurs, de chasseurs, d'artistes en os, ivoire, cuivre, fer et bois, je dois paraître inutile, inhabile et ignorant. A côté de ces hommes de 6 pieds, membrés comme des athlètes, ma petite et fluette personne doit paraître mesquine et risible. Dans une occasion, j'ai enseigné à l'un d'eux à emmancher une hache à l'européenne ; tout de suite j'ai entendu un murmure d'approbation et d'admiration circuler dans le cercle. Ce n'est pas par des discours et des travaux d'intelligence qu'on se relève aux yeux de ce peuple matériel et barbare, mais par des travaux manuels bien exécutés.

Je suis forcé d'interrompre ce résumé : les Esquimaux, toujours en quête de ma personne depuis quelques jours et ne me perdant pas de vue, m'ont trouvé écrivant dans mon canot durant leur sommeil, il n'en a pas fallu davantage pour exciter leurs soupçons. L'Avane de l'Ouest, qui est un conjureur, vient même de m'interpeller, me disant que je ne faisais pas autre chose que barbouiller du papier ou lire dans un grimoire, et qu'évidemment je ne pouvais pas en cela faire grand'chose de bon. A sa voix, ils sont tous accourus sur le rivage, et

l'Avane m'a crié d'un ton brusque : « Enfin, dis-nous donc ce que tu fais là. » Je l'ai regardé en souriant et lui ai répondu : « Unin » (rien). Cette réponse évasive n'ayant pas paru les contenter, j'ai saisi le vocabulaire innok auquel je travaille et me suis mis à transcrire des mots, répétant à haute voix au fur et à mesure que j'écrivais. Cette explication, en leur montrant que leur crainte était puérile, les a déridés, ils m'ont apporté du poisson pour mon déjeuner et se sont retirés. Mais je m'aperçois bien que ma présence parmi eux les alarme, et que je n'opérerai pas grands fruits de conversion. — Je m'arrête donc, bien-aimé Père, vous priant d'excuser le décousu de cette trop longue lettre, dont j'aurai l'honneur de vous envoyer la suite quand j'en aurai l'occasion.

En me jetant aux pieds de Votre Paternité pour la prier de me bénir ainsi que les pauvres Esquimaux, je vous prie de croire aux sentiments affectueux avec lesquels je suis, mon très-révérend et bien-aimé Père, votre très-humble et très-obéissant fils en Notre-Seigneur et Marie immaculée.

PETITOT, O. M. I.
